

Le Chandelier

M. et Mme Benoit sont heureux: une bonne affection les unit toujours après vingt-huit ans de ménage; les appointements de M. Benoit, sous-chef de bureau dans une grande administration, sont modestes, mais suffisants, et, grâce à une prudente assurance, leur fille sera convenablement dotée. Sylviane, jolie, assez bonne musicienne, ne manquera point de trouver un bon mari. Nul souci donc, en vérité, car M. et Mme Benoit ont l'intelligence de ne point gâter leur bonheur par d'inutiles critiques sur le temps, les hommes et les institutions...

L'honnête sous-chef de bureau n'a d'ailleurs qu'une seule manie, à peu près inoffensive, et son épouse, en femme avisée, sait n'en point trop maugréer: M. Benoit adore les vieilles faïences!... Pour elles, il ferait volontiers des folies, mais son "ministre des finances" modère habilement ses dépenses, tout en lui accordant de temps en temps de légers crédits. Grâce à ceux-ci, la salle à manger est une sorte de Musée de la Vaisselle. Le papier peint y disparaît sous les rutilants coqs de Sarreguemines, les naïvetés bariolées des Quimper ou des Gien, les bleus fendillés des vieux Rouen... Plats à barbes écorchées, assiettes ébréchées, saladiers écorchés, légumiers et soupicières rafistolés d'agrafes s'accrochent aux murs en échelons pressés, montent en colonnes d'assaut, jusqu'au plafond, courent le long des frises, encadrent les portes, se disputent les angles, les appliques, les crochets, les consoles et les étagères. Et M. Benoit est très fier, car il sait que ses amis admirent—avec un tantinet d'envie—les pièces rares qu'il a su découvrir... à très bon compte évidemment! Du moins le dit-il...

Or, M. Benoit vient de dénicher dans un bric-à-brac, un vieux Rouen splendide. Une trouvaille... pour 100 francs! C'est un joli petit vase d'un gaibe parfait, décoré d'un dessin inhabituel sur l'ivoire de l'émail et marqué aux armes de la ville, bien entendu. Il n'est pas cher évidemment, ce bijou authentique qui ferait si bien dans la salle à manger! Cependant M. le sous-chef de bureau n'ose pas en faire l'achat sans l'autorisation de sa femme...

Et malheureusement, celle-ci préfère les cuivres! Bien que laissant le pas, par affection conjugale, aux "vieux débris" de son époux, elle a déjà piqué, parmi les merveilleuses poteries, la tache brillante de deux plats anciens, d'une bassine à confiture et de la vieille chau-

ferette de son aïeule. Il lui reste un chandelier, suffisamment vieux et bossé d'ailleurs, pour mériter l'honneur de figurer dans le Musée, à cette unique place vide, à droite du buffet!

Conflit donc, chose extraordinaire, qui prend tout de suite une acuité connue jusqu'alors dans les légers désaccords de la famille. C'est qu'il s'agit de la dernière place libre! Elle prise, l'est fini, on n'accrochera plus rien aux murs; il y a donc comme une manière de conquête à faire, le cœur d'une citadelle à enlever, la capitale d'un pays à investir. Et Mme Benoit s'est promis d'y mettre le chandelier de famille, l'ambaeu symbolique!

M. Benoit est facilement battu, car "la vie est chère, et ce n'est pas le moment de mettre 100 francs dans une bagatelle!" Si bien que le bougeoir de cuivre prend la place d'honneur devant Benoit humilié. Madame admire, Sylviane admire: monsieur se tait.

Malheureusement, Mme Benoit—elle est femme!—veut souligner son triomphe, et elle insiste... elle insiste... au point que, bientôt agacé et ne sachant accepter son échec avec élégance, monsieur dit simplement: "C'est d'un sans-goût. Ce bougeoir juré au milieu de faïences rares..."

Sans goût! Madame, vexée, répond: "Si tu crois que c'est joli, ces vieux pots cassés!"

—Des vieux pots cassés!
Monsieur s'indigne: "Pauvre femme!"
Pauvre femme! Madame sent tout le dédain de ces deux mots. Elle réplique: "Ce serait bon à jeter dans la boîte aux ordures!"

—Aux ordures! quel blasphème! et monsieur murmure en haussant les épaules: "Ignorante, pauvre sotte!"

Cette fois, M. Benoit a dépassé les limites, et madame, rouge d'indignation, aussi rouge que les coqs de Sarreguemines, renvoie:

—Sot toi-même, homme ridicule; tu ne vois pas que tout le monde se moque de nous, avec ta manie?

Et elle sort en claquant la porte... C'est ainsi que, dans les ciels les plus purs, éclate soudain un orage terrible. M. Benoit, sans rien dire, bondit sur les chaises. Avec une agilité qui prouve que rien ne rajeunit tant que la colère et qu'il doit être sain parfois de secouer sa bonhomie, il décroche, les uns après les autres, les plats, les beaux légumiers, les assiettes, les saladiers. Puis il ouvre la fenêtre...

Mais un dernier scrupule l'arrête et il se contente d'entasser le tout dans le cabinet de débarras dont il met la clef dans sa poche.

Elle est jolie la salle à manger maintenant!

Non seulement, elle paraît impudique dans sa nudité, mais ainsi dépouillée de toute parure, elle ne peut plus cacher ses tares. Sa peau est tachée, fendue, avec de grands ronds de couleurs variées, des raies noires, des moisissures, des écorchures, des clous. On dirait qu'elle a une maladie de peau...

M. Benoit est ravi, il se froite les mains. Et, pour, bien préciser sa joie et son ironie, avant de partir pour son bureau, il place sur la console en face du chandelier... la lampe pigeon de la cuisine!

Mme Benoit soutiendra-t-elle la lutte? Elle en a d'abord le désir, bien qu'elle soit une brave femme au fond. Mais elle songe que les Turleau doivent venir dîner le lendemain. Les Turleau, chef de bureau en retraite, ont le fils Jacques, à 26 ans, est rédacteur au ministère... Bel avenir... et Sylviane ne lui déplaît point! Est-ce possible de les recevoir dans cette salle à manger lépreuse? La dignité de la maîtresse de maison est en jeu! Et puis, il y a le ridicule de l'histoire, le ridicule qui tue, dit-on. Alors, Mme Benoit comprend qu'il faut éviter, lors du premier contact entre les deux familles, tout ce qui pour-

CHOSSES ET AUTRES

Si l'Allemagne nous imposait une nouvelle guerre, l'an prochain, nous aurions à souffrir des mêmes actes de barbarie, des mêmes violations des lois de la guerre et des mêmes atrocités qui ont déshonoré le nom de l'Allemagne au cours du dernier conflit. Et cela parce que le peuple allemand ne peut pas encore comprendre qu'il s'est mis au ban de la civilisation en massacrant les prisonniers, en mitraillant les hôpitaux, en coulant à fond les navires-hôpitaux et en commettant, en un mot, des crimes que réprouvent toutes les lois de la guerre entre peuples civilisés. Elle n'éprouve aujourd'hui ni honte ni regrets pour les actes commis et son nom.

L'"Echo de Paris" fait remarquer que le projet de M. Hoover de secourir les femmes et les enfants qui meurent de faim en Russie est très louable, mais qu'on ne doit pas oublier que Trotzky a donné récemment des ordres pour lever une nouvelle armée, pour la "guerre qui approche." Il y est dit que M. Hoover devrait ne pas négliger ce fait-là. "La Liberté" reconnaît que M. Hoover est l'homme tout choisi pour faire face aux difficultés, en Russie. "M. Hoover a imposé ses conditions tout comme le conseil suprême imposera les siennes," dit l'auteur de l'article. "Ce qu'il y a de plus important pour le moment, c'est d'abattre les auteurs de cet épouvantable cataclysme." "Le Gaulois" dit que Lenine et Trotzky sont maintenant en présence du fruit de leurs labeurs, et qu'ils se demandent si leur garde asiatique sera assez fidèle à ses maîtres pour leur assurer le dernier morceau de pain qui existe en Russie.

Une invention française qui tient du miracle permet l'envoi des photographies et des messages d'Amérique en France par la télégraphie sans fil.

Un journal parisien, qui demande l'opinion de ses lecteurs sur le duel, trouve plus d'adversaires que de partisans de cette façon de se faire justice. Le duel, disent les uns, est une institution inepte, barbare et ridicule. Pour d'autres, il reste la sanction élégante et chevaleresque qui met fin aux différends d'honneur que la justice ne peut connaître. Pour le plus grand nombre, le duel sera la plus grande des folies, quand les législateurs se préoccuperont autant de punir les attaques contre la personne que les attaques contre la propriété. Cette dernière opinion est fort sensée. Règle générale, ceux qui font les lois ne protègent pas toujours suffisamment l'honneur des individus.

rait produire une fâcheuse impression... Elle se décide donc à faire des excuses.

—Ecoute, mon ami, dit-elle à son mari, au milieu du déjeuner silencieux, j'ai eu tort hier. Oui, j'ai eu tort, alors ne me tiens pas rigueur... Pour demain, il faudrait remettre la salle à manger en état, tu comprends. (M. Benoit paraît s'obstiner et fait non de la tête.) Allons, soit gentil... et puis... tu pourras acheter ton Rouen... après tout... 100 francs, nous n'en mourrons pas!

—Tu crois? fait monsieur en s'efforçant de rester indifférent, mais qui sort victorieux et fier en laissant madame fort inquiète.

Cependant, M. Benoit revient le soir, un petit paquet sous le bras. Sans rien dire, il racroche les plats, les assiettes, tous les "débris" réhabilités et le chandelier cède silencieusement sa place au vieux Rouen. Puis, afin de triompher sans trop d'éclat, car les lendemains de victoires sont parfois difficiles, M. Benoit signe un traité de paix définitive en murmurant d'un air bienveillant:

"Après tout, il n'est pas mal non plus, ce bougeoir antique... on pourrait peut-être le mettre sur la cheminée. Qu'en dis-tu, ma bonne?" —Roland Charmy.

IL Y EN A ENCORE

Un de nos amis, qui est propriétaire dans la Sarthe, nous raconte ce qui suit:

Un cultivateur des environs de Mamers se rendait dernièrement chez son notaire pour régler le prix d'une pièce de terre dont il s'était rendu acquéreur pour la somme de 26,000 francs.

D'un air assez embarrassé, notre homme demanda de quelle façon il devait payer.

—En argent, naturellement, répondit le tabellion.

—C'est que je n'en ai pas beaucoup, de pièces d'argent.

—Mais il ne s'agit pas de pièces d'argent, donnez-moi des billets de banque.

—Ah! je n'en aurais pas assez, de billets de banque.

—Alors, comment voulez-vous payer?

—Dame, si ça ne vous faisait rien, je vous paierais bien en or, mais je ne voudrais pas avoir d'ennuis.

Et, sur la promesse qu'il ne serait pas inquiété, le paysan vida le contenu du sac qu'il tenait à la main et qui renfermait 26,000 francs en Louis d'or.

Par les soins du notaire, ces beaux jaunets étaient remis le lendemain à la succursale de la Banque de France.

VILLE OU FUMER CÔTE TRES CHER

Zion, Ill.—Frederick Stockstill a dû verser aujourd'hui la somme de \$65 pour avoir fumé une pipe de tabac. Les autorités municipales ont établi des règlements indiquant aux femmes comment elles doivent se vêtir. Elles ont aussi établi un règlement mettant le tabac à l'index. Stockstill a reçu sa sentence après avoir dit une plaisanterie.

LOGIQUE ENFANTINE

Devant un antique cadran solaire un instituteur expliquait à ses jeunes élèves la manière de lire l'heure sur la plaque de marbre.

Les écoliers écoutent religieusement. Soudain, l'un d'eux:

—Dites! M'sieu! Comment fait-on pour avancer l'heure à cette pendule-là?

Les 100,000 Japonais qui habitent la Californie fournissent à eux seuls le tiers des naissances enregistrées en cet Etat, qui a une population totale de 3,200,000. Cette force d'expansion est une des principales causes de l'aversion de la population blanche pour les Nippons. Elle est bien propre, en tout cas, à faire réfléchir, la majorité des Californiens.

Un grand nombre d'Anglais et d'Américains sont favorables à l'idée d'élever au sommet de Bunker Hill, près de Boston, un monument qui commémorerait la communion de sentiment de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis lors de la grande guerre. Vu que sur la colline en question se dresse déjà un autre monument, qui perpétue le souvenir de la bataille de 1775 entre Anglais et Américains, on a cru bon de mettre, à côté de pierres qui préchent l'innocence, un marbre qui invitera les deux grandes nations anglo-saxonnes à vivre comme deux sœurs.

—Il y a six mois, l'attitude de l'Allemagne était déjà plus arrogante qu'il y a un an. L'insolence suit une ligne ascendante, et si nous ne redressons pas rapidement ce diagramme, nous pourrions nous attendre à voir bientôt les vainqueurs humiliés par les vaincus et les victimes de la guerre raillées par leurs bourreaux. Encore une fois, rappelons-nous ce qui s'est passé après le traité de Francfort. Encore une fois, représentons-nous ce que l'Allemagne aurait exigé de nous, si elle avait été favorisée par le sort des armes et si elle avait pu réaliser ses desseins. C'est un des siens qui l'a dit: elle ne nous aurait laissé que nos yeux pour pleurer. Nous ne souhaitons pas qu'elle pleure; mais peut-être avons-nous le droit de demander qu'elle ne se moque pas de nous.—Raymond Poincaré.

CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides paquebots existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA
CHERBOURG

BEREN ANIA Aug. 18—Sept. 22
MUTANIA Aug. 23—Sept. 17
IMPRESS OF CHINA Sept. 7—Oct. 1

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

F. J. ORFILA
206 rue St. Charles

LIGNE FRANCAISE

NEW YORK—HAVRE

SAVOIE Aug. 13
PARIS Aug. 17
ROCHAMBEAU Aug. 27
LAFAYETTE Sept. 1
CHICAGO Sept. 7

Pour tous renseignements s'adresser

Aux bureaux de la Compagnie,

F. ORFILA, Agent Général

206 rue Commerce, Nouvelle-Orléans.